

Limites et exigences de «La Pléiade»

André Malraux, *Œuvres complètes*, t. VI : *Essais*, volume publié sous la direction de Jean-Yves Tadié, avec la collaboration de Philippe Delpuech, Christiane Moatti et François de Saint-Cheron, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2010.

L'édition du dernier volume des œuvres complètes d'un auteur est sans doute la plus passionnante de toutes celles qui l'ont précédée dans la même série. Non qu'elle apporte enfin au lecteur impatient de quoi satisfaire sa curiosité, mais parce que, clôturant un ensemble d'œuvres trouvant par là leur configuration définitive, il impose du coup à cette organisation la signification que suscitent la réunion des œuvres ainsi rassemblées, les nouveaux rapports que celles-ci entretiennent dans le nouvel ensemble et la cohérence que celui-ci est censé manifester enfin clairement.

En ce qui concerne la composition et l'édition du sixième et dernier volume des *Œuvres complètes* de Malraux dans la «Bibliothèque de la Pléiade», la tâche de ses éditeurs a dû être aussi rude que délicate. Dirigés par Jean-Yves Tadié (on connaît l'édition plus que magistrale qu'il a donnée de la *Recherche* de Proust dans la même collection dans les années 1988-1989), les travaux de Christiane Moatti, François de Saint-Cheron et Philippe Delpuech ont surmonté d'innombrables obstacles matériels et bibliographiques. En effet si beaucoup de textes sont très rares et d'accès parfois fort difficile, tous sont extrêmement divers quant à leurs caractéristiques génériques, à leurs destinations éditoriales, à l'environnement textuel de leurs premières publications. Si quelques-uns sont des textes littéraires (on pense à *L'Homme précaire et la littérature* mais aussi à *D'une jeunesse européenne* ou à tel fragment qui trouvera place dans la deuxième version des *Chênes qu'on abat...*), beaucoup relèvent du paratexte ou du péritexte ou encore de l'épitéxte d'autres textes (d'autres auteurs) : on a donc aussi bien

des articles que des préfaces, de brèves déclarations que de courtes notes, voire des discours ou des textes d'entretien. Les uns, nombreux, concernent les combats et les engagements politiques ; d'autres, en plus grand nombre encore, la littérature ; d'autres sont liées à des questions ou des faits culturels. Beaucoup de textes appartiennent à la jeunesse de l'écrivain et à ses premiers combats d'Indochine, d'autres, (assez nombreux) sont ceux du compagnon du RPF, quelques-uns seulement (pourtant ils furent légion) sont ceux du ministre du Général, peu sont ceux du compagnon de route des communistes. C'est dire l'étendue de la diversité de nature, de fonction et de statut des 232 textes que propose le volume – en même temps que l'étonnant choix qui a présidé à leur sélection, contrevenant, semble-t-il, aux multiples renouvellements par lesquels s'est dessinée l'œuvre de l'écrivain.

Un «Note sur la présente édition» (p. XLIII-XLV) explique très clairement le «principe de cette édition» : la publication exclusive des «textes effectivement écrits par André Malraux» (il s'agit là des respecter un vœu de l'écrivain) et des «transcriptions de discours et d'entretiens revues et corrigées par lui et pour lesquels les archives de l'écrivain conservent au moins un manuscrit ou un dactylogramme.» En même temps que l'affirmation d'un principe de grande prudence (on pense au «Tout ce que je n'écris pas, je le renie» du général de Gaulle¹), c'est prendre le parti du choix le plus restreint qui soit. Le corollaire de ce principe ne serait-il pas, en effet, l'affirmation que tout ce que Malraux n'a pas «effectivement écrit» (ses déclarations et discours qu'on a enregistrés puis transcrits) et que tout ce qui est absent des archives écrites de l'écrivain (mais qui a tout de même été souvent publié au vu et au su de son auteur), que tout cela ne relève pas, directement ou indirectement, de son œuvre ? Soit, mais c'est écarter pour les ignorer au moins autant de textes que ceux que l'on garde.²

¹ Propos rapporté [*sic*] par Dominique Roux, «Histoire, écriture, vérité», in Michel Cazenave et Olivier Germain-Thomas [édit.], *Charles de Gaulle*, Paris, L'Herne, 1973, p. 303.

² Ma bibliographie (*Dix mille textes pour André Malraux*), pour ce qui regarde l'œuvre de Malraux, recense 622 textes qui sont soit des articles, soit des préfaces, soit des discours, soit des entretiens imprimés – tous sujets mêlés. Rappelons que la première section de cette bibliographie contient 950 entrées égrenant 2300 notices équivalant au nombre de textes connus de Malraux. (Chanussot/Travi en ont établi près 1500 notices convergeant vers moins de 740 véritables entrées.) Voir Claude Pillet, *Le sens ou la mort, essai sur «Le Miroir des limbes» d'André Malraux*, accompagné d'une bibliographie sur cdrom, Berne – New York, Peter Lang, 2010.

Puisque le travail qu'est une recension analyse aussi les détails de l'œuvre qu'il examine, il nous faut bien constater que le principe de nos éditeurs n'est pas appliqué de manière aussi rigoureuse qu'ils l'affirment. Si tous les textes publiés dans *Carrefour* sont repris (hormis un discours et un entretien), si tous ceux que Malraux a donnés au *Rassemblement* sont publiés, pourquoi ceux de *Notre République*, même peu nombreux, manquent-ils ? Malraux ne les aurait-il pas relus ? Si les éditeurs tiennent pour fiables les *Paroles et écrits politiques, 1947-1972* de la revue *Espoir* (n° 2, 1973), pourquoi ne pas étendre cette confiance généreusement à tous les textes de ce volume que Malraux a pu examiner ? Et que dire de la publication officielle, par le Ministère des Affaires culturelles, un an après le départ de Malraux, des *Discours, allocutions, conférences de presse de M. André Malraux, Ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles, 1958-1969* ? Les éditeurs n'en disent mot et oublient qu'il contient 42 textes dûment attribués à Malraux. Et les discours rassemblés en brochures en 1965 et 1967 avec la bénédiction de l'auteur (Action étudiante gaulliste et *Renaissance 2000*, publication émanant de l'Union des jeunes pour le progrès, organisation placée comme la précédente sous le patronage de Malraux) ? Cette absence des grandes allocutions politiques, comme d'ailleurs celle de ses interventions à l'Assemblée Nationale et au Sénat, est une manière d'occulter l'une des parties les plus originales de son œuvre, partie d'ailleurs presque totalement unique dans la littérature – au moins aussi intéressante que les textes polémiques publiés dans *L'Indochine* et *L'Indochine enchaînée* à 24 ans. Le *Journal officiel*, dût-il imprimer la pensée tour à tour sinueuse et éclatante de Malraux, n'entrera pas dans «La Pléiade»...

Un peu autrement se pose évidemment la question des publications posthumes. Pourtant certaines furent accomplies selon les plus grands soins (le *De Gaulle par Malraux*, d'Albert Beuret) et les plus grands scrupules scientifiques (*La politique, la culture* de Janine Mossuz-Lavau). D'autres anthologies (*La Grande Pitié des monuments de France* de Michel Lantelme, les *Discours prononcés à l'Assemblée nationale, 1945-1976* de Philippe Delpuech, les *Discours au Brésil* d'Edson Rosa da Silva, voire le «Cahier de l'Herne» de Michel Cazenave ou le «Portrait imaginaire» de Claude Travi³)

³ Sans compter les innombrables ouvrages critiques proposant dans leurs pages telle série de textes de Malraux – à l'instar précisément de ce «Cahier de l'Herne». On pourrait d'ailleurs ajouter à cette liste celle des publications sonores de discours : *Discours historiques* (1973), *Hommage à Jean Moulin et*

ont conforté ou consacré l'attribution de beaucoup de textes à Malraux sans que leur caractère oral ou que l'absence de tel manuscrit ne viennent troubler la certitude de la tradition.

Même si les éditeurs ont voulu se prémunir du critère le moins arbitraire qui soit (il faut saluer ce courage), on ne peut pas ne pas regretter de voir ainsi jeter hors de «La Pléiade» de si nombreux textes qu'un consensus littéraire attribue sans détour à Malraux (Malraux a-t-il jamais renié ses mots et ses paroles ?) alors que dans le même temps le volume accueille de très nombreux textes de *L'Indochine* et de *L'Indochine enchaînée* que Malraux n'a pas expressément signés (27 articles de *L'Indochine* et 24 articles de *L'Indochine enchaînée* sont publiés avec la signature de Malraux : on en trouve 48 et 33 dans les *Œuvres complètes* alors que manquent les manuscrits de tous les articles). Il fallait ou plus de rigueur dans l'application du principe de l'édition, ou consentir à toutes les concessions qui auraient servi et éclairé l'œuvre de Malraux. La chose pourrait sans doute être un jour quelque peu réparée : on peut imaginer que dans un avenir incertain «La Pléiade» intégrera dans sa collection des œuvres sonores et visuelles, et qu'un septième volume soit composé de dvd rassemblant discours et entretiens – à l'instar des récentes publications des films de Jean-Marie Drot et de Clovis Prévost.

En attendant ce jour improbable, il nous faut revenir sur l'organisation générale de ces *Œuvres complètes* de Malraux. Des absences ou des présences paraissent pour le moins curieuses, ou ne pas obéir aux principes de répartition des matières ou des thèmes qu'a imposée la logique choisie pour établir les six volumes. Notons d'abord la très étonnante présence de la préface au *Charles de Gaulle* de Louis-Henri Boussel (1973) qui semble répondre à la totale absence de «Non»⁴, préface aux *Mémoires de guerre* du Général publiés en fascicules illustrés (1971), et à celle du discours prononcé à la salle des Horticulteurs le 23 novembre 1975. Nos trois textes sont intimement liés puisqu'ils entreront tous, modifiés, dans *Les chênes qu'on abat...* quand le livre sera intégré à *La Corde et les Souris*. Tous trois n'auraient-ils pas dû figurer dans les annexes du tome III qui publie *Le Miroir des limbes* ? La présence ou non d'un manuscrit (ne s'agit-il que

autres grands discours (1988), *Discours majeurs d'André Malraux* (1996), *Grands discours 1946-1973* (2004), etc.

⁴ La préface au livre de Boussel intègre d'ailleurs des passages de ce «Non».

de cela ?) ne suffit pas à justifier une telle publication ou une telle non-publication. Pourquoi le tome VI contient-il des textes liés aux questions artistiques, domaine réservé des tomes IV et V : on y trouve en effet «L'art est une conquête» et «L'attitude de l'artiste», la préface à «Du Musée» (première version de l'introduction de *La Métamorphose des dieux* de 1957)...

Si d'un côté on a voulu restreindre l'œuvre de Malraux en se départant de ce qu'elle pouvait avoir d'embarrassant, d'un autre côté (et c'est une agréable surprise), on n'a pas hésité à publier dans le tome VI la «Néocritique» de 1976, première version ou version préparatoire de *L'Homme précaire et la littérature* encore en chantier, au risque de créer une confusion entre les deux textes. En 2004 (au moment de la publication des *Écrits sur l'art*, tomes IV et V des *Œuvres complètes*), on avait constaté l'absence consternante du *Musée Imaginaire* de 1965, seul chapitre remodelé des *Voix du silence* à avoir été publié par Malraux. Cette absence du premier chapitre du projet des *Grandes Voix* ne pouvait en effet s'expliquer que par ce risque d'approximatif doublon que crée maintenant la présence de cette magnifique «Néocritique».

Ce n'est pas le seul problème que posent les éditions des premiers volumes de la série. A quelle curieuse compréhension de l'œuvre ressortit la juxtaposition du *Miroir des limbes* aux romans d'avant-guerre ? N'est-ce pas faire l'impasse sur l'immense et profonde inflexion que les écrits sur l'art ont apportée aux Mémoires qui ont suivi *Saturne*, *Les Voix du silence*, le *Musée Imaginaire de la sculpture mondiale* et *La Métamorphose des dieux*, et qui ont accompagné *L'Irréel* et *L'Intemporel* ? N'est-ce pas créer une plate continuité là où il y a renouvellement en profondeur ? Est-ce parce qu'on a vu dans les remplois des *Noyers de l'Altenburg* dans le *Miroir* le signe que le nouveau texte ne pouvait pas plus trouver son aboutissement que ces obsédants *Noyers*, précisément ? On n'a simplement et gravement pas vu que le *Miroir* n'est pas un roman de plus (même s'il est autrement conçu), qu'il n'est pas non plus le prolongement plus ou moins réussi des romans qui l'ont précédé. Entre les *Noyers* et le *Miroir*, il y a toute la puissance des réflexions sur l'art que Malraux mène durant plus de vingt ans, toute la puissance agissante de la métamorphose s'employant à créer une œuvre littéraire nouvelle à partir des morceaux de l'ancienne, complètement défaits. De même que l'on n'a pas compris ce que les *Noyers* revenaient faire dans le *Miroir*, de même a-t-on

négligé de considérer que l'œuvre de Malraux s'articule précisément autour de ce cœur poétique que sont ses écrits sur l'art : il fallait faire des deux volumes rassemblant *Les Voix du silence* et *La Métamorphose des dieux* le centre de gravité de toute l'œuvre. En amont, la part de fiction : les romans, des écrits farfelus à *L'Espoir* ; en aval, *La Lutte avec l'Ange* (première version : *Les Noyers de l'Altenburg* ; l'œuvre maîtresse : *Le Miroir des limbes*) et *L'Homme précaire* accompagné des grands inédits trouvés après 1976 et qui éclairent l'œuvre d'une sorte de lumière crépusculaire. L'immense nébuleuse des articles, préfaces, discours, entretiens auraient pu alors être répartie à la fois selon un principe thématique (ce qui touche à l'art serait intégré aux *Ecrits sur l'art* exactement comme cela fut fait en 2004) et selon un principe chronologique : cela qui remplit (mais pas assez) le tome VI accompagnerait les autres volumes de manière strictement chronologique.

On comprend aisément que ces hypothèses ne sont que des vœux pieux. Elles ne veulent que mettre en évidence les grandes difficultés qu'ont surmontées les éditeurs de volume qui nous occupe. Les choix précédemment arrêtés ont déterminé leur travail et dicté son orientation. La pléthore d'articles, de discours, de préfaces et d'entretiens, la quasi-impossibilité de transcrire la parole orale («La Pléiade» peut accueillir Céline, Queneau, Rabelais, Vian ou Jarry, mais pas les invités de Bernard Pivot) a imposé ce qu'ignore par nature son tropisme de prolifération : une clôture éditoriale qui boucle véritablement l'œuvre.

Un mot sur l'apparat critique pour finir. L'érudition est la précision des notices et des notes sont impressionnantes et semblent n'avoir d'équivalent que la vastitude de la pensée que Malraux exprime avec éclat dans *L'Homme précaire*. Il faudrait ergoter de manière mesquine pour trouver les éditeurs en faute. Si l'on achoppe à la trop grande généralité d'une note (p. 1328, l'explication : «L'amidisme, plus connu sous l'appellation de "Terre pure", est une doctrine dissidente du bouddhisme du "Grand Véhicule"») n'est pas moins courte que serait telle définition du protestantisme : «Le protestantisme, plus connu sous l'appellation de "confession réformée", est une doctrine dissidente du catholicisme romain»), on est émerveillé devant l'immense culture des centaines d'autres, même si l'absence d'une précision sérieuse sur la notion d'Englobant – bien plus complexe qu'on ne le pense : moins jaspersienne que

bouddhiste ou hindoue – laisse le lecteur sur sa faim. C'est sans doute pour l'inviter à mieux reconsidérer la forme que prend enfin toute l'œuvre qui s'achève.

Pour citer ce texte :

PILLET (Claude), «Limites et exigences de “La Pléiade”. Compte rendu de Malraux, *Œuvres complètes*, t. VI : *Essais*, volume publié sous la direction de Jean-Yves Tadié avec la collaboration de Christiane Moatti, François de Saint-Cheron et Philippe Delpuech, Paris, Gallimard, 2010, Bibliothèque de la Pléiade». *Présence d'André Malraux sur la Toile*, texte mis en ligne le 6 janvier 2011. URL : <http://www.malraux.org/index.php/articles.html>. Texte téléchargé le [date exacte du téléchargement].